

LA CORRESPONDANCE D'OCTAVE MIRBEAU

ET SES ROMANS AUTOBIOGRAPHIQUES

Lorsqu'il compose les trois premiers romans signés de son nom¹ et souvent qualifiés d'autobiographiques, *Le Calvaire*, qui paraît chez Ollendorff en novembre 1886, *L'Abbé Jules*, qui sort, chez le même éditeur, en mars 1888, et *Sébastien Roch*, publié par Charpentier en avril 1890, Octave Mirbeau est le plus souvent éloigné de Paris, où il a toujours habité depuis 1872 et où il ne passe guère plus de onze mois en près de cinq ans : successivement il villégiature dans l'Orne, près de L'Aigle, à Noirmoutier, en Bretagne — à Belle-Isle, puis près d'Auray —, et sur la Côte d'Azur, à Menton, avant de s'installer dans l'Eure, aux Damps, près de Pont-de-l'Arche. Pour un journaliste engagé, qui s'est depuis des années impliqué dans la vie parisienne², qui suit de près la vie littéraire, théâtrale et artistique et qui participe à toutes les grandes batailles esthétiques et politiques de l'époque, cet éloignement risque de se révéler contre-productif.

S'il l'a néanmoins choisi, c'est avant tout afin de pouvoir se consacrer prioritairement à son œuvre littéraire, loin des *miasmes morbides* de la Babylone moderne. Il ne coupe pas pour autant les ponts avec la capitale, et la correspondance qu'il entretient avec ses amis les plus chers — notamment Paul Hervieu, Claude Monet, Auguste Rodin, Stéphane Mallarmé et Gustave Geffroy — lui permet de maintenir le contact avec la vie parisienne et d'être excellemment informé de tout ce qui se passe dans le monde des arts et des lettres. Mais elle remplit aussi une autre fonction fondamentale : ses amis sont autant de confidents auprès de qui il peut débonder son cœur et extérioriser ses angoisses, ses espérances et ses déceptions (ses lettres constituent alors un exutoire), et aussi exposer ses projets, en essayant de clarifier ses intentions, voire d'organiser la promotion de l'œuvre en gestation. Quant aux lettres adressées aux éditeurs et aux critiques, elles participent d'une stratégie éditoriale, sur laquelle elles jettent parfois une lumière crue, et comportent des explications, voire des justifications, qui confinent parfois à la manipulation. C'est à ces divers aspects de sa correspondance que nous allons nous attacher, en procédant d'une façon synthétique, sans nous astreindre au respect de la chronologie, et sans la moindre prétention à l'exhaustivité.

LETTRES EXUTOIRES

Bien qu'il ait souvent donné l'impression d'un homme sûr de lui, à la personnalité forte et aux convictions solidement enracinées, Mirbeau était en réalité un angoissé et un neurasthénique, constamment rongé par le doute et par le sentiment lancinant de son impuissance créatrice. Ainsi, au cours de la rédaction de *L'Abbé Jules* et au moment de sa publication, ne cesse-t-il de se dénigrer auprès de ses confidents : *“Ah, mon cher ami, ne comptez pas sur L'Abbé Jules, ce sera absolument idiot, et sans aucun intérêt, ni pour les artistes, ni pour les autres. Je souhaiterais que mon affaire avec Le Figaro fût réglée avant la publication de cette pauvre chose, car après on ne voudrait plus de moi”*, écrit-il par exemple au fidèle Hervieu le 11 octobre 1887³. Et, trois mois plus tard, alors qu'il ahane sur son feuilleton en cours de publication : *“Merci, merci ! pour tous les pieux encouragements que vous ne cessez de me prodiguer. Hélas ! ils ne parviennent pas à me rassurer,*

1 Mirbeau a auparavant publié sous pseudonyme une dizaine de volumes rédigés comme nègre et tous parus chez Ollendorff. Cinq d'entre eux ont été recueillis en annexe de mon édition critique de son *Œuvre romanesque* (Buchen/Chastel-Société Octave Mirbeau, trois volumes, 2000-2001).

2 Mirbeau a notamment publié une série d'articles intitulés *Paris déshabillé* en 1880 (publiés en volume en 1989 aux éditions de l'Échoppe, Caen), a tenu pendant deux ans la rubrique du *Gaulois* “La Journée parisienne”, signée Tout-Paris, et a fait paraître en 1882 une série de 27 *Petits poèmes parisiens* (publiés par mes soins aux éditions À l'écart, Alluyes en 1994).

3 Cette lettre, ainsi que toutes celles qui sont citées par la suite, est recueillie dans le premier volume de la *Correspondance générale* d'Octave Mirbeau, à paraître aux éditions de l'Âge d'Homme (lettre 450). Déjà, à propos du *Calvaire*, Mirbeau écrivait à Hervieu, le 21 juin 1886 : *“Mme Adam m'écrit qu'elle ne veut le commencer que le 15 septembre à cause de son renouvellement du 15 octobre, espérant retenir avec ma prose ses abonnés lassés ! La pauvre femme ! Si, après Le Calvaire, il lui reste 12 abonnés, je l'estimerai très heureuse.”* (lettre 318).

mon cher Hervieu. Je sens si bien toutes les fautes de ce livre. Et je vais, je vais toujours, haletant, inquiet, m'imaginant que je n'arriverai jamais." Même son de cloche en février 1888 dans ses lettres à Rodin, qui est pourtant élogieux : "Non, mon bon Rodin, mon roman ne vaut rien. Je le sens, je le sais. Il ne vaut rien. Quelques petits morceaux, de-ci, de-là. Mais au fond, rien !... Pas l'étoffe d'une œuvre. C'est quelconque, et tout le monde⁴." ; à Paul Hervieu : "Je juge mon roman le plus assommant des romans... et je défie bien quelqu'un de le lire... sans s'endormir. Au Gil Blas, du reste, c'est l'opinion à peu près générale, et d'Hubert est au désespoir de l'avoir pris... Ollendorff ne m'écrit maintenant que par mots brefs, dédaigneux. On sent la profonde rancune de l'homme qui est obligé de tirer à huit mille un bouquin dont il comprend qu'il n'en vendra pas cinq cents... Quel métier absurde !... et à quoi ça sert-il⁵ ?" ; et à Claude Monet : "Mon livre est donc terminé. Vous le recevrez. Il paraît le 13 mars. Je n'en suis pas content, malgré qu'à Paris quelques amis aient voulu me consoler. Je sens que c'est mauvais, déhanché, que l'originalité qui aurait pu y être, n'est pas sortie. Enfin, je ne suis pas un homme de génie, pas même un homme de talent. Il faut me résigner à ce que je suis. J'espère que vous ne m'en aimerez pas moins pour ça⁶ !"

Il n'est pas exclu que le romancier exagère quelque peu ses angoisses et son autodépréciation, histoire de se prémunir contre les déceptions à venir, ou d'inciter ses amis à le rassurer par leurs compliments. Mais, quel qu'en soit le degré de sincérité, qu'il est impossible d'apprécier exactement, ces lettres ont pour fonction de lui permettre de mieux assumer sa responsabilité d'écrivain. D'autres lettres, sur un registre différent, contribuent aussi à préserver son équilibre psychique en offrant un exutoire à sa colère. Ainsi, face aux avanies rencontrées avec la "déroulédique" patronne de la *Nouvelle Revue*, Juliette Adam, qui entend supprimer le très beau chapitre II du *Calvaire* sur la guerre de 1870 et censurer toutes les allusions à la vie sexuelle de Jean Mintié, ses confidents, et notamment Paul Hervieu, sont les destinataires de sa prose vengeresse : "Je continue de recevoir des lettres de Mme Adam que je garde précieusement pour vous les montrer. Elles sont d'une exagération de sentiments qui vous réjouira, et d'une bêtise à faire hurler les chiens. Ce qui n'empêche pas qu'elle a de la défense, cette vieille rosse-là !... Elle m'a cédé, en ce qui concerne ses jeunes amies ; j'ai même le droit maintenant d'écrire toutes les cochonneries que je voudrai. Mais quant aux patriotes, il n'y faut pas songer un instant, elle ne peut me les sacrifier. J'ai juré, tempêté, menacé de tout massacrer ; finalement, j'ai cédé. [...] En attendant de livrer ses lettres à votre publicité, je ne puis résister au désir de vous citer quelques phrases, entre autres, bien extraordinaires : "J'ai les entrailles déchirées, d'être obligée de ne pouvoir vous faire ce sacrifice, et je suis certaine que tout le monde, après avoir lu le commencement, qui est extraordinaire, me donnera tort. J'ai hésité longtemps, je vous le jure, mais non, non... je ne peux pas. L'idée que, dans la *Nouvelle Revue*, je pourrais faire une tache au drapeau, me rendrait folle tout à fait. Songez que je suis une vaincue, que mon cœur saigne tous les jours de la défaite, que j'ai été l'amie de Chanzy, de Gambetta, que je suis l'amie de Jauréguiberry et de Freycinet. Songez que l'Allemagne hurlerait de joie à me voir publier l'accusation la plus terrible, la plus épouvantable qui ait été faite contre nos généraux, nos sergents, nos **chirurgiens**, nos soldats ! De tous ces personnages monstrueux, imbéciles ou lâches, qui sont des généraux, des sergents, des **chirurgiens** (!), des soldats français, un seul est noble, sublime, et c'est un officier prussien ! Je suis malade, mon cher Mirbeau, très malade. Je ne dors plus. Je me dis que tout votre récit est saisissant et dramatique, que tout cela peut-être vrai, est vrai même, et je pleure sur la France !" Ne croyez pas que j'ai cédé au vain plaisir de vous citer ce bout de lettre, à cause des éloges qu'il contient de-ci de-là, mais cela ne vous montre-t-il pas toute la bêtise, toute la fausseté, toute la vanité de la femme ? Il y en a bien d'autres encore de ce calibre⁷". Dans sa correspondance privée comme dans ses écrits destinés à la publication, les **mots** constituent décidément la meilleure consolation aux **maux** de l'écrivain. On est tout de même un peu surpris de voir que le même Mirbeau, si révolté et si

4 Lettre de Mirbeau à Auguste Rodin, 5 février 1888 (n° 479 ; *Correspondance avec Rodin*, Le Lérot, Tusson, 1988, pp. 73-74).

5 Lettre de Mirbeau à Paul Hervieu, 10 février 1888 (n° 480).

6 Lettre de Mirbeau à Claude Monet, 1^{er} mars.1888 (n° 485 ; *Correspondance avec Monet*, Le Lérot, Tusson, 1990, p. 61).

7 Lettre de Mirbeau à Paul Hervieu du 20 août 1886 (n° 338).

virulent, trois mois plus tard, remercie “la mère Adam”, que tant il affecte de mépriser⁸, pour son “libéralisme” sous prétexte qu’il lui “en a beaucoup coûté de laisser passer certaines hardiesses”... La flagornerie, illustrée par bien d’autres lettres à la même, est ici flagrante, et le double langage est de règle, quand il s’agit de se faire publier.

LETTRES PROGRAMMATIQUES

Plus intéressantes, pour l’histoire littéraires et pour la génétique des œuvres, que ces missives en forme d’exutoire sont les lettres que je qualifierai de programmatiques, où le romancier définit un projet que l’on voit évoluer au fur et à mesure des problèmes et obstacles qu’il rencontre. Ainsi en est-il par exemple de plusieurs lettres relatives à *Sébastien Roch*.

Au départ, il s’agissait de faire le roman de formation d’un génie. Mais, face aux difficultés rencontrées, qu’il juge insurmontables, il change complètement son fusil d’épaule, comme il l’explique à Hervieu : “*Je suis donc désespéré, aussi en ai-je profité pour chambarder de fond en comble mon roman. Ce n’est plus l’homme de génie que je fais. Je le réserve pour un autre ratage. Dans l’enfance de mon personnage j’ai trouvé de tels développements que, lorsque je l’aurai conduit à l’âge de dix-sept ans, j’aurai tout près de quatre cents pages. Alors, pour finir, je suis forcé de le tuer. Je le tuerai donc à dix-sept ans laissant deviner ce qu’il fût devenu homme. Ce qui me tente dans ce changement, c’est qu’on n’a pas fait, il me semble, le roman d’un enfant, à part Dickens, et rien ne ressemble moins à un enfant de Dickens que le petit Sébastien Roch. Ce que je veux essayer de rendre, c’est du tragique dans le très simple, dans le très ordinaire de la vie ; un attendrissement à noyer tous les cœurs dans les larmes*¹⁰.” Notons au passage la désinvolture avec laquelle il s’accommode des contraintes éditoriales et, en tout arbitraire, chamboule son dénouement : dans la suite de sa production romanesque, il ne laissera plus ignorer sa présence de romancier-démiurge qui tire les ficelles de ses personnages¹¹.

Le récit sera donc désormais celui d’un des innombrables Mozart qu’on assassine, sujet qu’il qualifie de “terrible” : “*C’est l’histoire d’un enfant violé par un Jésuite !*” Rien d’érotique, cependant, dans le traitement d’un sujet tabou aussi périlleux, et les amateurs d’histoires faisandées en seront pour leurs frais, puisque Mirbeau ajoute : “*Et chaste, et touchant*¹² !” Le qualificatif de “chaste” est intéressant, en ce qu’il révèle le refus du romancier d’atténuer l’horreur du viol par l’érotisation du récit : le viol *stricto sensu* se réduira à une ligne de points, comme dans un roman “nègre” de 1882, *L’Écuyère*. Au-delà de l’anecdote bouleversante, ce que Mirbeau entend réaliser, ce n’est plus un roman de formation, mais c’est au contraire le roman d’une déformation irréversible et mortifère, comme il l’explique à Claude Monet : “*C’est le roman d’un enfant. Je prends l’enfant à onze ans, et je le lâche à 17, l’âge auquel il meurt, et je mets 400 pages à décrire cette âme en face de l’éducation, en face du balbutiement de sa personnalité, laissant voir, par des aspirations confuses, incertaines, des élans spontanés, l’homme qu’il fût devenu plus tard. Cela m’avait longtemps tenté. Je m’étais dit : “Combien de grands artistes, de grands poètes meurent à 17 ans et sont perdus pour nous”*.”¹³

À la veille de la publication du roman en feuilleton dans *L’Écho de Paris*, Mirbeau est amené à fournir à Catulle Mendès, en vue du chapeau de présentation, des précisions sur les implications d’un semblable sujet, qui est l’occasion d’une démystification radicale, “*presque anarchiste*”, des fondements culturels de la société bourgeoise : “*Mon livre, c’est l’histoire d’un*

⁸ Il l’a tournée en dérision, sous le pseudonyme de Mme Hervé (de la Moselle) dans un de ses romans “nègres” de 1884, *La Belle Madame Le Vassart* (recueilli en annexe du tome II de son *Œuvre romanesque*, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, mars 2001).

⁹ Lettre de Mirbeau à Juliette Adam, 13 novembre 1886 (n° 363).

¹⁰ Lettre de Mirbeau à Paul Hervieu, 28 janvier 1889 (n° 595).

¹¹ Voir notre préface, “Octave Mirbeau romancier”, à notre édition critique de son *Œuvre romanesque*, t. I, pp. 29-78.

¹² Lettre de Mirbeau à Émile Bergerat, février 1889 (n° 597).

¹³ Lettre de Mirbeau à Claude Monet, début février 1889, n° 596 (*Correspondance avec Monet*, p. 72). Sur la façon dont Mirbeau a réalisé son projet, voir notre introduction à *Sébastien Roch*, dans notre édition critique de l’*Œuvre romanesque* de Mirbeau (t. I, pp. 519-535), et notre article “Octave Mirbeau et l’école”, à paraître en 2002 dans les *Études vallésiennes* (Actes du colloque Vallès-Mirbeau de Montpellier, mars 2001).

enfant, c'est à dire le balbutiement de la passion, de la personnalité ! J'ai cherché à faire du tragique dans le simple. Il y a néanmoins des scènes terribles, telles par exemple que celle-ci : Sébastien Roch souillé par un jésuite. Et j'étudie ce que cette commotion produit en lui, plus tard, au point de vue de l'amour, au point de vue de la formation de ses idées. Enfin, Sébastien est tué pendant la guerre, dans des circonstances qui laissent un regret de sa mort, car le lecteur pourra croire que c'est un futur homme de génie qui a disparu. Enfin, mon ami, que vous dirai-je ? Il y a dans mon livre un souffle de révolte contre la société ; une horreur presque anarchiste contre tout ce qui est régulier et bourgeois ; une négation de tous les grands sentiments dont on nous berne, tout cela mêlé à des tendresses, à des élans de la nature¹⁴. Désormais les choses sont claires : l'ancien secrétaire particulier de Dugué de la Fauconnerie et d'Arthur Meyer, le pamphlétaire à gages de *L'Ariégeois* et des *Grimaces* a achevé sa mue, et le roman autobiographique est désormais une "bombe" que l'anarchiste Mirbeau entend jeter sur "le vieux monde" et qui "sera d'autant plus terrible qu'elle ne contiendra ni poudre, ni dynamite", mais "de l'Idée et de la Pitié, ces deux forces contre lesquelles on ne peut rien", comme il l'écrira deux ans plus tard à propos de Ravachol¹⁵.

Certaines lettres postérieures à la publication d'un roman comportent également des informations rétrospectives précieuses sur la façon dont le romancier a traité son sujet. Ainsi en est-il de *L'Abbé Jules*. Nous n'en donnerons que quatre exemples :

- À un critique, Mirbeau concède : "*Vous avez raison, mon cher ami, dans ce que vous dites de l'abbé Jules, parce que je ne l'ai peut-être pas assez expliqué, mais soyez certain qu'il est dans le livre, tel que je l'ai vu et comme dans la vie : un homme très malheureux dans son débraillement moral, un de ces êtres d'exception - bien que fréquents - dont la rencontre nous étonne et dont on dit "c'est un fou !" sans chercher à découvrir le mécanisme de ces êtres déréglés*"¹⁶." Il expose là une des contradictions auxquelles il s'est trouvé confronté. Il a en effet tenu à préserver le mystère de son personnage dostoïevskien, énigme vivante, en maintenant l'extériorité du regard du narrateur, le jeune neveu de l'abbé, et en renonçant du même coup à l'analyse psychologique et à l'omniscience traditionnelle du romancier : d'où l'impression d'incohérence, de "débraillement moral", du personnage. De surcroît, le romancier laisse subsister de vastes blancs dans la vie de Jules (ainsi en est-il des six années passées à Paris, dont nous ne saurons rien). Cependant il est conscient de son audace et craint d'être allé trop loin dans la transgression des normes romanesques et de désarçonner un lectorat misonéiste avide de clarté. Le "peut-être" de sa lettre au critique est révélateur de ses hésitations : entre le roman français et le roman russe, entre Zola et Dostoïevski, il a eu bien du mal à trancher d'une façon nette. D'où les manquements à la règle qu'il s'était imposée : ainsi, quoiqu'extérieur, le narrateur tente parfois d'expliquer le comportement de l'abbé au moyen d'analyses psychologiques classiques, et il raconte des scènes auxquelles il n'a pas assisté, ce qui transgresse le code de vraisemblance.

- Quelques jours plus tard, Mirbeau se répand en remerciements émus en réponse à une élogieuse lettre d'un de ses "dieux", Stéphane Mallarmé, à qui il voue "un culte" : "*Il y a, dans votre lettre, mon cher ami, une phrase qui m'a vivement ému, car elle résume si parfaitement ce que j'ai tenté dans L'Abbé Jules et ce qu'on ne veut pas y voir : "Or vous avez créé là un douloureux camarade". Cette phrase me paie de tous mes doutes et de toutes mes angoisses. Merci de l'avoir écrite*"¹⁷." Ce que les critiques se refusent à voir, c'est que, à travers Jules, c'est le tragique de l'humaine condition qui est suggéré et illustré : l'homme a un esprit, mais qui n'est qu'une source d'inquiétude ; il a un corps, mais qui ne sert qu'à faire des "cochonneries" où le sang et le sexe ont partie liée ; il aspire à un idéal, mais c'est de cet idéal que naissent tous les fléaux (les églises et les guerres, les banques et les écoles où on broie les cerveaux). Bref, loin d'être une exception, Jules incarne la misère de l'homme condamné à la solitude, à la souffrance et à la mort. Il est un "douloureux camarade" pris, comme nous le sommes tous, au piège de sa condition et qui se débat misérablement dans ce terrifiant jardin des supplices, sans rime ni raison, qu'est la vie.

14 Lettre de Mirbeau à Catulle Mendès, fin décembre 1889 (n° 696).

15 Octave Mirbeau, "Ravachol", *L'Endehors*, 1^{er} mai 1892 ; recueilli dans ses *Combats politiques*, Séguier, 1990, pp. 124-125.

16 Lettre de Mirbeau à un critique, fin mars 1888 (n° 497).

17 Lettre de Mirbeau à Stéphane Mallarmé, 25 avril 1888 (n° 515).

- Mais il n’y a pas que la critique qui se fourvoie ou se bouche les yeux. Alphonse Daudet aussi, qui ne veut voir dans *L’Abbé Jules* que “*du Zola*”, comme Hervieu l’a confié à son ami : “*Je suis désolé de l’appréciation de Daudet. Et je ne croyais pas avoir fait là du Zola. Je croyais, c’était mon intention, mais la forme m’a trahi, donner au contraire une impression de grande tristesse, de mélancolie plutôt. J’ai raté mon effet. Hélas ! j’en ai raté bien d’autres*¹⁸.” L’appréciation de Daudet traduit une profonde incompréhension de la tentative originale de Mirbeau. Certes, au premier abord, *L’Abbé Jules* peut donner l’impression de se situer dans la mouvance naturaliste : évocation réaliste d’un milieu social, accent mis sur l’obsessionnelle question d’argent, mise en lumière des côtés mesquins et sordides de l’homme, place importante accordée au refoulement et aux fantasmes sexuels, reproduction du langage parlé. Mais l’influence majeure est celle des romanciers russes, Tolstoï et Dostoïevski : volonté d’évoquer une grande diversité de personnages, quitte à s’éloigner des sentiers balisés de la structure romanesque traditionnelle ; choix de personnages d’exception, révélateurs du mystère des êtres ; technique narrative visant à faire apparaître les pulsions inconscientes des personnages ; et, surtout, importance des préoccupations éthiques et prédominance de l’angoisse existentielle. Si malgré tout Mirbeau n’est pas trop choqué de l’appréciation de Daudet, c’est parce que, ayant l’impression d’avoir tendu ses filets trop haut, il est conscient du décalage entre le roman idéal dont il a rêvé et celui qu’il a publié, et c’est lui, et lui seul, qu’il accuse : comme le fera le peintre Lucien de *Dans le ciel*, il met en cause sa main *coupable*, qui l’a “*trahi*”¹⁹.

- Enfin, à une lettre de Maupassant qui voit dans le personnage du frénétique abbé, “*un damné*”, “*une âme de possédé*”, tout à la fois “*hallucinant, effrayant et sympathique*”, “*dont toutes les idées, tous les sens, tous les goûts sont déchaînés*²⁰”, Mirbeau répond : “*Ta lettre [...] m’a causé une vive joie car elle contenait une phrase sur “le fou” qui était juste et qui résumait bien ce que j’avais tenté dans L’Abbé Jules. On a si peu compris mon bouquin que c’est presque un étonnement pour moi quand m’arrive un éloge. De toi, mon cher ami, c’est un enchantement qui me console de mes dégoûts et de mes agonies*²¹.” Comme Tolstoï, qu’on accusait d’être “*un fou*”, l’abbé Jules est jugé fou parce qu’il se révolte contre l’abominable condition faite à l’homme, voué sur terre à une véritable damnation.

LETTRES DE JUSTIFICATION

C’est à un troisième type de lettres que nous avons affaire quand le romancier est aux prises avec ses éditeurs. Ainsi, au moment de prépublier *Le Calvaire* dans la *Nouvelle Revue*, Mirbeau se heurte aux réticences de Juliette Adam, qui portent, on l’a vu, sur deux points : d’une part, la vision démoralisante de la déroute de l’armée de la Loire ; d’autre part, toutes les allusions jugées, trop brutales pour de chastes yeux de jeunes filles, à la vie sexuelle du narrateur. Bref, comme le romancier l’explique à Hervieu, non sans quelque exagération, “*elle ne me demande que la suppression de 100 pages à peu près - 60 pages pour les patriotes, et 40 pages pour ses jeunes amis*²²”... Il entreprend donc de la convaincre de la nécessité morale et littéraire de ne pas mutiler “*une œuvre honnête, et d’une austérité artiste qui ne peut échapper à personne*” : “*Le sacrifice que vous me demandez détruit, je vous assure, toute la portée de mon livre et toute sa moralité.*” La démonstration se fait en deux temps :

- Pour ce qui est des passages jugés *shocking*, ils sont littérairement et psychologiquement indispensables, dans la perspective déterministe qui est la sienne, et ils ne sauraient être taxés d’immoralité dans la mesure où la vérité est toujours morale, comme la critique — fausse naïveté de Mirbeau ! — sera bien forcée de le reconnaître : “*Je vous supplie, chère Madame, de ne pas vous arrêter à de certaines expressions de franchise, à des brutalités indispensables, qui ne sont en*

18 Lettre de Mirbeau à Paul Hervieu, mi-mars 88, (n° 493).

19 Au dénouement de *Dans le ciel* (1892-1893), le peintre Lucien, inspiré de Vincent Van Gogh, coupera sa main *coupable* (roman recueilli dans le tome II de *Œuvre romanesque* de Mirbeau).

20 Lettre de Maupassant à Mirbeau, avril 1888 (catalogue de la vente du 19 juin 1970, n° 128, Hôtel Drouot).

21 Lettre de Mirbeau à Guy de Maupassant, début avril 1888 (n° 505).

22 Lettre de Mirbeau à Paul Hervieu, 5 août 1886 (n° 325).

réalité que des excès de tendresse... Je veux faire l'étude d'une passion terrible, d'une passion produit d'une hérédité, d'un milieu et d'accidents particuliers, et si vous exigez que je coupe certaines choses, l'équilibre de mon roman sera rompu et mon pauvre livre ne tiendra plus sur ses jambes. Songez que cette enfance et cette jeunesse qui préparent la vraie vie de mon héros ne sont qu'une suite de raccourcis qui s'enchaînent l'un à l'autre. Ce n'est pas de l'analyse, où l'on peut toujours couper, c'est de la synthèse. Or comment changer cela ? [...] Et puis, chère Madame, Le Calvaire n'est-il pas une suite d'idées en quelque sorte impersonnelles ? Croyez-vous qu'il puisse engager votre Revue et nuire à l'œuvre que vous avez entreprise ? Je ne le pense pas. Et je vous connais l'esprit trop supérieur et l'âme trop haute pour vous arrêter à de certaines tournures littéraires. Le but d'une œuvre est d'arriver, par l'intensité de l'émotion, par la grandeur du but, à un état d'humanité sincère. Tout est noble et beau de ce qui est vrai et ce qui est ému ; et la critique, si haineuse et si de parti-pris soit-elle, est obligée de s'incliner devant cette chose : l'honnêteté²³." Mme Adam finira par céder aux instances du romancier, et les "jeunes amies" de la directrice auront donc droit à l'évocation des pratiques solitaires de Jean Mintié. Le romancier lui en exprimera sa reconnaissance et reviendra, après la prépublication, sur ce sujet à risques, pour définir sa "doctrine d'art" : "Vous avez bien compris, n'est-ce pas, que ce n'est point par fanfaronnade que j'ai poussé si loin certains détails et certains mots. C'est une doctrine d'art que je crois très honnête. Car les mots ne sont rien. Les plus ignobles prennent de la noblesse et de la grandeur, d'après l'intention qui les a dictés. Et ils sont plus chastes dans leur nudité que les mots académiques avec tous leurs voiles²⁴."

- Mais Juliette Adam sera beaucoup plus coriace au sujet du sulfureux chapitre II, malgré les vibrants plaidoyers de Mirbeau. Il le justifie tout d'abord par des raisons littéraires : dans un récit de formation, l'épisode est indispensable, dans une perspective déterministe qui semble le rapprocher des naturalistes honnis, pour comprendre l'évolution du narrateur en même temps que la veulerie de toute une génération émasculée par la guerre de 1870 : "*Les impressions de la guerre (qui vont s'affaiblissant par la suite) exercent une influence considérable sur la vie de mon personnage. Elles montrent sous un jour dramatique et très humain son caractère faible, enthousiaste, féminin, et le vague de son âme, qui est aussi le vague de l'époque. Enfin elles reviennent souvent dans le cours de son existence, et le portent à des déterminations qui sont nécessaires au développement de sa psychologie.*" Mirbeau essaie ensuite de désamorcer la critique patriotarde de la patronne de la revue en mettant en exergue la "pitié" tout "humaine" que suscite le chapitre incriminé, et à laquelle une femme ne devrait pas rester insensible. Il s'abrite enfin derrière l'incontestable autorité de l'auteur de *Guerre et paix*, son nouveau maître, auquel il vient de consacrer un article dithyrambique²⁵, et il tâche à noyer quelque peu le poisson en glissant opportunément de la dénonciation de la guerre à un naturisme de bon aloi : "*Le côté cruel - tout de surface - est atténué par une grande bonté, une grande pitié humaines. Croyez-vous que Tolstoï serait l'homme sublime qu'il est, s'il n'avait pas dit certaines choses, et s'il n'était pas descendu au fond de certains sentiments obscurs et redoutables du cœur de l'homme²⁶ ? Je ne me compare pas à Tolstoï - je n'ai pas, certes, cette ambition imbécile - mais je cherche sa sincérité admirable et aussi son grand*

23 Lettre de Mirbeau à Juliette Adam, 2 août 1886 (n° 323).

24 Lettre de Mirbeau à Juliette Adam, 13 novembre 1886, (n° 363). Il écrivait déjà, le 27 septembre 1885, dans sa "Chronique du Diable" de *L'Événement* : "Le mot effraiera toujours plus que la chose."

25 Le 2 juillet 1886, dans un article du *Gaulois* intitulé "Un Fou". Mirbeau jugeait Tolstoï supérieur à Balzac, Stendhal et Hugo, et le qualifiait de sublime parce qu'il avait, non seulement dénoncé "la barbarie" de la guerre et la "monstruosité" de la justice humaine, mais aussi voulu appliquer ses idées dans la vie : "*Il va chez les pauvres gens ; il les soutient de sa bourse, les console de sa parole douce, les arrache à la faim, à l'abrutissement, au crime ; il prend leurs enfants, voués à l'éternelle nuit de l'ignorance, et les élève ; il en fait des hommes conscients de leurs devoirs sociaux, de leur responsabilité humaine, avec des idées dans la tête et des outils dans la main, il évangélise les assassins, les prostituées et les petits soldats ; dans les taudis les plus infects, il ne craint point de poser ses mains délicates sur la souffrance et de se pencher sur les plaies les plus repoussantes. Ce grand homme, et admirable artiste, c'est non seulement le Génie, mais l'Abnégation, la Lumière et la Charité.*" Autant de bonnes raisons de se faire traiter de "fou"...

26 En insistant sur la complexité du psychisme et en soulignant ainsi le rôle de l'inconscient, Mirbeau s'oppose tout à la fois à la tradition de la psychologie latine, faite de clarté et de rationalité, et au schématisme de la vulgate naturaliste. La référence à la littérature russe, découverte en 1885, sera désormais une constante.

*amour, car mon livre est un cri d'amour et de pitié, d'un bout à l'autre. C'est la souffrance de l'homme que la nature finit par apaiser. C'est la honte de l'homme que la nature finit par sanctifier. C'est un peu la même théorie que Tolstoï ; seulement je substitue, à la toute-puissance de l'idée religieuse de Tolstoï, la toute-puissance de la nature*²⁷.”

Quelques jours plus tard, son esquive n'ayant pas été assez efficace, il revient à la charge en abordant le problème de fond : il affiche, mais sans le définir, un patriotisme différent de ce que la directrice (et les imbéciles...) entendent par ce mot, et il proclame la véracité incontestable de la chose vue, dont il aurait, loin de l'exagérer, atténué la férocité : “ *Ne croyez pas que je n'aime point ma patrie. Je suis très patriote aussi, d'une autre manière que vous, et je pense que, non seulement on peut tout dire, mais qu'on a le devoir de tout dire. L'illusion n'a jamais rien valu à l'homme, comme aux peuples. Il arrive toujours un moment où il faut se réveiller, et voir les choses en face, et telles qu'elles sont. Or, ce que j'ai écrit sur la guerre, je l'ai vu*²⁸ ; *j'ai vu des choses plus tristes encore et plus lamentables. C'est la fatalité des armées vaincues et désorganisées. Mon général est fait d'après nature, et j'en ai atténué l'effroyable vérité*²⁹ ; *le chirurgien*³⁰ *exerce aujourd'hui la médecine à Alençon, et il était pire encore ; je l'ai vu désarticuler le pied d'un mobile, sans lui enlever ses souliers ; il frappait les blessés ; la scène de la femme est absolument exacte*³¹ ; *cela s'est passé à Pontgoin. Si j'avais été poussé seulement par un sentiment de virtuosité de l'effroyable, ah ! mes souvenirs me donnaient des scènes autrement terribles et hallucinantes ! Celui qui fera la guerre, dans toute sa vérité, celui-là fera quelque chose de plus cauchemardesque que l'Enfer de Dante et que La Maison des morts de Dostoïewsky*³².”

Se heurtant de nouveau au *niet* de la revancharde patronne, Mirbeau reprend cependant espoir, un mois plus tard, quand il prend naïvement au pied de la lettre une information donnée dans la presse selon laquelle Juliette Adam aurait passé le flambeau à Élie de Cyon, savant russe que Mirbeau a connu à l'époque où il était directeur du *Gaulois*, en 1881. Persuadé qu'un homme serait moins borné qu'une femme, et qu'en le flattant et en faisant miroiter la contribution décisive du chapitre II au succès du roman, et partant aux ventes de la revue, il parviendrait à l'ébranler, il lui adresse une humble lettre, où la diplomatie l'oblige à ménager la susceptibilité de l'ancienne directrice : “*J'ai un roman, Le Calvaire, qui commence le 15 septembre à la Nouvelle Revue. J'ai dû en supprimer le chapitre II, sur les instances de Mme Adam, qui s'était un peu effrayée de la façon dont j'avais traité certains épisodes de guerre. Cela m'a vivement peiné, car je sais que ce chapitre est bon, d'une allure un peu sauvage, mais destiné, je le crois, à produire un grand effet. Il y a dans ces pages, sous l'apparence brutale, un grand amour humain, une grande pitié sociale. Si cela ne devait pas faire de la peine à Mme Adam, maintenant qu'elle n'a plus la responsabilité de la Revue, je serais très heureux que vous puissiez rétablir ce chapitre, qui peut être, à lui seul, le succès du volume. J'insiste même, mon cher directeur, parce que j'ai la conviction que ce sont des pages ardentes, sincères, un drame vrai, ressenti. Des gens à qui je l'ai lu, et qui ne sont pas des naïfs, comme Claude Monet, Paul Hervieu, ont pleuré de vraies larmes, en l'écoutant. C'était une concession, dont je saignais, je vous assure, que j'avais faite à Mme Adam, parce qu'elle y tenait. Mais vous n'avez pas les mêmes attaches qu'elle, vous n'avez pas été mêlé, comme elle, à des événements politiques récents et puis, je sais que votre philosophie, plus virile, ne s'effrayera pas*

27 Lettre de Mirbeau à Juliette Adam, 2 août 1886 (n° 323).

28 Déjà, à propos de *L'Abbé Jules*, Mirbeau voulait persuader un critique qu'il avait décrit son personnage d'après nature (lettre à un critique, fin mars 1888, n° 497)..

29 “*Le général, petit vieux, gros, court et gesticulant, qui pouvait à peine se tenir à cheval, galopait de droite et de gauche, voltait, roulant comme un tonneau sur sa monture et la face violette, la moustache colère, répétait sans cesse : - Ah ! bougre de bougre !...*” Porté sur l'invective, il ne fait qu'injurier le chef de gare au lieu de s'occuper de faire réquisitionner des vivres (*Œuvre romanesque*, t. I, 2000, p. 146

30 Incapable et en colère, le chirurgien a perdu sa trousse et envoie promener les malades et les blessés : “*Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ?... Tas de flemmards !... Dix lieues dans les guibolles, clampin, ça te remettra... Allons, marche, demi-tour !*” (op. cit., p. 152).

31 Il s'agit d'une paysanne qui vient demander des nouvelles de son fils “*ben malade*” au “*sérùgien*”. Celui-ci lui répond sèchement : “*Voyez dans le tas, là.*” En fait, le fils est mort depuis trois jours, et on congédie la mère “*d'un geste brutal*” : “*Allons, allons, pas de scène ici, hein ?... Il est mort, eh bien, voilà tout...*” (op. cit., p. 153).

32 Lettre de Mirbeau à Juliette Adam, 8 août 1886 (n° 332).

de ces pages³³.” Grande sera sa déception d’apprendre, par retour de courrier, et de la plume de Juliette Adam elle-même, qu’elle n’a jamais été autant la maîtresse à bord et que de Cyon n’est qu’une pièce rapportée au pouvoir purement nominal…

À défaut d’empêcher la mutilation de son œuvre, Mirbeau devra se contenter d’exposer brièvement l’idéal littéraire qui a inspiré son œuvre, dans une nouvelle lettre au directeur en titre, destinée à la publication et visant à dissiper le “*désespoir patriotique*” évoqué dans une note parue le 1^{er} octobre, et qui aurait saisi “*la directrice*” devant la cruauté des tableaux tracés par Mirbeau, à la manière de Tolstoï. : “*Je respecte infiniment les scrupules patriotiques qui vous ont fait me demander la suppression du deuxième chapitre du Calvaire. mais je ne voudrais pas que l’opinion des lecteurs de la Nouvelle Revue, l’opinion des gens que j’aime, pût s’égarer sur ce que j’ai tenté de rendre littéralement. Je m’efforce d’exprimer les choses telles que je les vois et comme je les sens. J’ai la passion de la vérité, si douloureuse soit-elle, et je n’entends rien aux précautions oratoires, aux réticences académiques, qui me semblent inutiles chez un écrivain sincère. Nul n’aime la patrie plus ardemment que moi, nul n’a plus souffert de ses blessures, et c’est cet amour et ce sont ces blessures qui saignent dans ces pages*³⁴.”

Mirbeau reprendra, en les précisant et en les développant, les idées de ses lettres à Juliette Adam et à de Cyon, dans la préface à la neuvième édition du *Calvaire*, deux mois plus tard, quand il sera accusé par la presse nationaliste de tous bords d’être un mauvais patriote, voire un traître vendu à l’Allemagne. Il affirmera que, pas plus que Stendhal, Tolstoï ou Ludovic Halévy, il ne saurait être suspecté d’anti-patriotisme pour avoir, comme eux, conté “*avec douleur les navrements d’une armée vaincue*”. Et puis, ajoutera-t-il, “*chacun entend le patriotisme à sa façon*”. Il s’emploiera donc à définir la sienne, quitte à provoquer “*quelques pleurs et quelques grincements de dents*³⁵” : “*Le patriotisme tel que je le comprends, ne s’affuble point de costumes ridicules, ne va point hurler aux enterrements, ne compromet point, par des manifestations inopportunes et des excitations coupables, la sécurité des passants et l’honneur même d’un pays. Car nous en sommes là aujourd’hui. Au jour des fêtes nationales, des deuils publics, des événements qui jettent les foules dans les rues, on tremble que le patriotisme ne fasse une de ces frasques dangereuses qui peuvent amener d’irréparables malheurs. / Le patriotisme tel que je l’aime travaille dans le recueillement. Il s’efforce de faire la patrie grande avec ses poètes, ses artistes, ses savants honorés, ses travailleurs, ses ouvriers et ses paysans protégés. S’il pique un peu moins de panaches aux chapeaux des généraux, il met un peu plus de laine sur le dos des pauvres gens. Il s’acharne à découvrir le mystère des choses, à conquérir la nature, à la glorifier dans ses œuvres. Il tâche d’être, grâce à son génie, la source intarissable de progrès où les peuples viennent s’abreuver. Et s’il ne ressemble pas aux brutes forcenées, aux criminels iconoclastes, brûleurs de tableaux, démolisseurs de statues, qui ne peuvent comprendre que l’Art et que la Philosophie rompent les cercles étroits des frontières et débordent sur toute l’humanité, il sait, croyez-moi, quand il le faut, se faire casser la gueule sur un champ de bataille, comme les autres et mieux que les autres*³⁶.”

DE LA PROMOTION À LA MANIPULATION ?

Si les tentatives de Mirbeau pour faire accepter à ses éditeurs ses œuvres sans retouches ni censure sont parfaitement justifiées, nonobstant le pommade qu’il se croit obligé de leur passer, il n’est pas sûr que l’on puisse l’absoudre aussi facilement de ce qui pourrait bien être une tentative de manipulation des critiques. En effet, après la publication de *L’Abbé Jules*, que la critique tardigrade a bien du mal à admettre, il se trouve que, dans ses lettres de l’époque, Mirbeau reproduit de très élogieux extraits de missives qu’il prétend avoir reçues de célébrités au-dessus de tout soupçon, et qui sont donc bien de nature à impressionner avantageusement les destinataires. Or, ce qui est suspect, c’est que trois de ces lettres, qui, comme par hasard, expriment sur le roman les idées les

33 Lettre de Mirbeau à Élie de Cyon, 10 septembre 1886 (n° 342).

34 Lettre de Mirbeau à Élie de Cyon, *Nouvelle Revue*, 15 octobre 1886 (n° 350).

35 Lettre de Mirbeau à un ami, 1^{er} décembre 1886 (n° 385).

36 Préface à la neuvième édition du *Calvaire*, prépubliée le 6 décembre 1886 dans *Le Figaro* (reproduite dans l’*Œuvre romanesque* de Mirbeau, t. I, pp. 119-120).

plus chères à l'auteur, non seulement n'ont pas été retrouvées, mais ne sont même pas signalées dans le catalogue de la vente de la bibliothèque de Mirbeau en mars 1919, ce qui pose problème ! Certes, pour l'une d'elles, qu'il attribue à Théodore de Banville³⁷, la bonne foi de Mirbeau est plausible : car il la cite dans une lettre à son confident attitré Paul Hervieu, pour qui il n'a pas, semble-t-il, de secrets, et comme Hervieu a de bonnes chances de rencontrer Banville dans le monde, il serait risqué de prêter au poète un dithyrambe qu'il aurait tout loisir de démentir. En revanche, pour les deux autres lettres, dont l'une est adressée à un critique, le suspicion s'impose.

Ainsi, dans une missive à Philippe Gille, l'influent critique littéraire du *Figaro*, Mirbeau prétend avoir reçu une élogieuse lettre de Tolstoï en personne : "*Tolstoï m'écrit : "J'aime votre livre, parce que vous y avez mis un très beau et très profond caractère de torture moderne, et parce qu'il éclaire de vives lueurs la vie obscure de l'âme - de l'âme d'élite culbutée par les idées sociales du moment"*³⁸. *Nous en recauserons*³⁹." Or Mirbeau ne signale cette lettre dans aucune des lettres à ses amis, les plus intimes, ce qui est pour le moins curieux, vu l'importance qu'elle revêt à ses yeux. Et surtout, dans une lettre à Claude Monet, où il cherche à se consoler des injustices de la critique, il reproduit à la même date des extraits d'une lettre qu'il prétend avoir reçue du philosophe Hippolyte Taine et où l'on retrouve, comme par hasard, des phrases et des formules figurant dans la lettre attribuée à Tolstoï : "*Je m'en console, estimant que le suffrage de quelques bons artistes que j'aime valent mille fois, dans leur intimité, que toutes les bêtises des journalistes, dans leur retentissement. Taine m'a écrit une jolie lettre ; il me dit que mon livre vivra, parce que j'ai donné à mon personnage, un beau caractère de torture moderne ; "c'est la rage du génie moderne culbuté par les idées sociales du moment". Il termine ainsi : "Votre livre, que je classe parmi les plus beaux de ces vingt dernières années, remue trop d'idées élevées ; il est trop supérieur, par sa puissance d'art, et par son effort vers la vie obscure de l'âme, pour éveiller l'attention de la critique courante. Mais rassurez-vous. Vous avez fait là une œuvre maîtresse." Retirez ce qu'il y a d'excessif dans les éloges ; et c'est encore suffisant pour me donner quelque fierté. Je suis payé de mes doutes, de mes angoisses, de mes dégoûts*⁴⁰."

Comment expliquer que Taine et Tolstoï puissent parler dans les mêmes termes de "*beau caractère de torture moderne*" et de "*vie obscure de l'âme*" "*culbutée par les idées sociales du moment*" ? La coïncidence est naturellement d'une totale invraisemblance. De toute évidence, ou bien ces formules sont de Mirbeau lui-même, ou bien il les a empruntées et retravaillées à des fins de promotion. Dans la mesure où il n'a pas de raison de raconter des bobards à l'ami Monet, je serais tenté de penser que la lettre de Taine a bel et bien existé, d'autant plus que, même retiré à Menton, le philosophe pourrait, comme Banville, apporter à l'occasion un fâcheux démenti aux propos qu'on lui aurait indûment attribués. Par contre la prétendue lettre de Tolstoï est très certainement sortie de la fertile imagination du romancier pour les besoins de la cause. Le *post-scriptum* de la lettre à Philippe Gille est d'ailleurs éclairant à cet égard : "*Ce que je vous dis de Tolstoï, c'est de vous à moi, bien entendu, car je ne voudrais pas qu'on pût m'accuser de me faire de la réclame avec des lettres intimes, nullement destinées à la publicité.*" Bien que Tolstoï, de sa lointaine Russie, ait peu de chances d'infirmer les dires du journaliste assez imprudent pour citer son dithyrambe, Mirbeau préfère visiblement se mettre à l'abri de toute indiscretion en faisant appel à la déontologie du critique, astreint en quelque sorte au secret professionnel. Et, pour l'impressionner favorablement et le conditionner à faire l'éloge des œuvres suivantes, il se sert de membres de phrases probablement empruntés à la lettre de Taine...

37 Banville est supposé avoir écrit ceci : "*Et pour moi, c'est et cela restera un des beaux livres de ce temps. Et je vous suis reconnaissant de l'avoir écrit, de nous avoir donné cette histoire si humaine et si ample, cette analyse audacieuse, ces impressions tirées du fond de votre tempérament, cette poésie mêlée aux contradictions d'une âme souffrante, instable, corrompue et candide, sceptique et enthousiaste, raisonneuse et sensitive, qui symbolise tant de pauvres êtres de notre époque.*" (lettre à Paul Hervieu, 29 mars 1888, n° 499).

38 Le pseudo-Tolstoï a d'emblée mis l'accent sur les deux points qui tiennent le plus à cœur au romancier : la mise en œuvre d'une psychologie des profondeurs, et les dégâts du conformisme social.

39 Lettre de Mirbeau à Philippe Gille, mi-avril 1888 (n° 511).

40 Lettre de Mirbeau à Claude Monet, mi-avril 1888, n° 513 (*Correspondance avec Monet*, Le Lérôt, Tusson, 1990, pp. 65-66).

* * *

Ainsi, c'est bien grâce à sa correspondance que l'on peut tout à la fois mieux connaître l'individu Mirbeau dans son intimité, par-delà les gesticulations et les mots à l'emporte-pièces de l'homme public, étudier la genèse de ses œuvres, comprendre ses intentions et l'évolution de ses projets, assister pour ainsi dire en direct à l'élaboration de paratextes tels que la petite note destinée à la *Nouvelle Revue* ou la préface au *Calvaire*, le voir aux prises avec ses employeurs et ses éditeurs, et mettre au point tout un système de défense et toute une stratégie pour assurer la promotion de ses romans, quitte à friser parfois la manipulation. Sans les lettres de Mirbeau à ses amis et correspondants, nous continuerions à répéter les mêmes âneries et à colporter les mêmes ragots imbéciles, et nous serions dans l'incapacité de juger des œuvres aussi personnelles et novatrices que la trilogie autobiographique, à condition, bien sûr, de ne pas toujours prendre ses propos au pied de la lettre — c'est le cas de le dire — et de les passer au filtre de l'analyse critique.

Il est décidément grand temps de publier sa *Correspondance générale*⁴¹ !

Pierre MICHEL
Université d'Angers

41 Le premier volume, qui couvre les années 1862-1888 en 1300 pages environ, est prêt depuis l'hiver 1999 et aurait dû paraître à l'Âge d'Homme.